

A NOS LECTEURS

Le Journal de Françoise est entré dans sa septième année.

Nous avouons ressentir, en écrivant cette date, un sentiment de satisfaction que nous ne cherchons pas à dissimuler.

Sept ans ! c'est un chiffre pour un journal féminin, en notre pays surtout, où tout n'est encore que commencement. Sept ans de vie, sans subventions d'aucune sorte, sans secours d'aucune puissante compagnie, sans ressources personnelles, cela ne tient-il pas un peu du prodige ?

La seule aide—généreuse et efficace, celle-là !—que nous ayons reçue, est venue de l'encouragement et de la sympathie d'un public intelligent et dévoué. Sans cet appui ferme et constant, nous n'aurions pu, en dépit de toutes les énergies, réussir dans la tâche que nous nous étions imposée.

Et nous sommes heureuses de le reconnaître hautement, et, d'en exprimer à nos amis notre vive gratitude.

Nous le reconnaissons humblement : le format du Journal de Françoise est encore bien modeste et il est loin d'atteindre notre idéal, mais nous espérons que le jour n'est pas éloigné, où nous pourrions offrir à nos fidèles abonnés une augmentation sensible, et une amélioration considérable dans la toilette du journal.

Quant à notre collaboration, nous pouvons hardiment affirmer qu'elle est forte, puisqu'elle compte parmi elle, les écrivains les meilleurs du pays. Nous devons au cachet-littéraire et honnête imprimé à notre revue, l'offre spontanée et flatteuse de la publication, en feuilleton, de "La Route S'achève", l'un des plus beaux livres du romancier estimable, Jean Saint-Yves. Nous apprécions à son juste mérite, l'hommage, du pays des lettres, à nos efforts constants vers le beau et le vrai.

Après avoir prouvé pendant six années entières, qu'une femme peut aussi s'entendre aux affaires,

nous avons décidé de confier l'administration de notre journal, — lequel ne doit rien à personne—à MM. Valiquette et Dubé, les auditeurs et comptables bien connus de la rue Saint-Jacques.

Leurs soins intelligents et leur zèle dévoué donneront, nous n'en doutons pas, à la partie des affaires, une impulsion nouvelle et un développement plus grand, tandis que nous pourrions, de notre côté, consacrer plus de temps au domaine littéraire.

Nous espérons que nos abonnés et nos annonceurs continueront à MM. Valiquette et Dubé, cet encouragement tangible dont ils nous ont toujours honorée depuis la fondation du Journal de Françoise.

LA DIRECTRICE.

Alleluia

C'est que c'était l'hiver et que c'est le printemps.

V. HUGO.

Hier, tandis que par ma fenêtre ouverte, entrant, avec l'air pur et frais du printemps, la joyeuse sonnerie des cloches du Jeudi-Saint, un petit oiseau, tout duvet et plumes, vint se blottir dans mes blancs rideaux.

Un instant, le cœur suspendit ses battements, car, chez nous, un oiseau, qui, inopinément visite une demeure, est le héraut de la mort..... Est-il possible, pourtant, que ces mignonnes créatures, symboles de poésie et de grâce, servent de précurseurs à l'horrible mégère au teint blême !

Non, le gracieux oiselet, sans doute, était venu me parler, à cette heure matinale de la saison où tout se prépare à renaître à la joie et à l'espérance, de ces vastes espaces, de ces lointains sans bornes, que, plus heureux que nous, pauvres affamés de l'infini, il traverse à son gré.

Ah ! si j'avais pu comprendre son gazouillis, si j'avais su interpréter son langage, et les frissonnements de son aile !

Peut-être m'aurait-il décrit les pays du soleil qu'il a visités, tandis que

la neige nous enveloppait de son manteau, et, que nous grelottions, transis, sous le flageller du gel.

Peut-être m'aurait-il dit les bercelements sans fin sur les branches fleuries des amandiers, et ses épithalames à la face de la radieuse nature.

Et que m'aurait-il parlé encore ? D'amours fidèles ou de délaissements cruels ? Dans le monde ailé, on y aime assurément, alors on doit y souffrir et y pleurer aussi...

Que d'oiseaux j'ai vus au bord des nids désertés et que l'abandon avait rendu muets. Et quand venaient les brises d'automne, les pluies froides de novembre, ils se retenaient, tout recroquevillés, aux rameaux dénudés jusqu'à ce qu'un coup plus fort de l'aquilon, les jetât, éperdus, sur le sol dur et glacé.

Où se réfugiaient-ils alors, ces déshérités du sort, ces parias de leur race ?

Retrouvaient-ils la route qu'avaient suivie leurs frères ? parvenaient-ils jamais aux bosquets enchanteurs des rosiers d'Engaddi ?

Mais lui, mon gentil visiteur n'a pas à redouter de sitôt la morsure des frimas. La terre s'appête à lui prodiguer ses plus beaux sourires ; bientôt, les fleurs, ses sœurs, ouvriront à sa becquée leur calice embaumé, et longtemps encore — un printemps n'est-ce pas une longue étape dans la vie d'un oiseau ?—il sera à l'abri de la mortelle inclemence de nos rigoureux hivers.

Doucement, je l'allai chercher dans les plis de la blanche mousseline où il s'était réfugié.

Je sentis, alors, dans ma main comme un cœur qui palpitait. Et ce cœur me regardait avec des yeux qui demandaient grâce, des yeux doux et tristes à la fois, derrière lesquels semble briller une âme.

Pauvre chéri ! crois-tu que je veuille toucher, autrement que par un baiser, à une seule de tes plumes ? Non, je te laisse libre. Vois, la fenêtre est ouverte, va où la fantaisie t'appelle. Si tu me restes, je te ferai un nid soyeux, capitonné comme une alcôve de marquise, et tu auras pour étancher ta soif l'eau la plus limpide et la plus fraîche. Trop heureuse encore, si tu me récompenses de mes soins par une chanson.